

Mais les Thermopyles, défilé très étroit, qui n'avait alors que 50 ou 60 mètres de largeur, ne pouvait laisser passage qu'à une très petite armée.

54. Dix stades, ce n'était point une *rude marche*. Même erreur que dans *Première rencontre du Christ avec le tombeau*.

55. L'Océan grec personnifie la mer.

56. Trois cents coups, trois cents spartiates. Cette coïncidence frappa le poète.

57. C'est au cours de ce conseil que Thémistocle aurait dit à Eurybiade de Sparte, général en chef de l'armée grecque, son mot fameux : « Frappe, mais écoute. » L'affaire des Thermopyles avait appris aux Grecs qu'un passage resserré faisait perdre aux Perses l'avantage du nombre; aussi Thémistocle voulait-il qu'une grande bataille fût livrée dans l'étroite baie de l'Europe.

58. Eschyle, qui, à trente-cinq ans, fut blessé à Marathon, qui, à quarante-cinq ans, était à Salamine, immortalisa dans les *Perses* la victoire qui sauvait sa patrie et la civilisation. Sophocle, âgé de seize ans et beau comme un jeune dieu, fut choisi pour conduire le chœur des adolescents qui dansèrent le pæan après la victoire de Salamine.

59. Poème inspiré d'Hérodote, comme les *Trois cents* et le *Détroit de l'Europe*, mais qui, écrit peu après la guerre, traduit une émotion personnelle.

60. C'est bien l'ancien exilé, revenu en 1872 à Guernesey, qui parle en ce poème et surtout dans l'admirable dernier vers.

61. Les Huns ayant traversé la Germanie en 451, ce n'est que cette année-là que peut se situer la scène imaginée par Victor Hugo. Le dialogue n'a rien de trop invraisemblable. Attila, comme l'a montré Am. Thierry, aimait mieux « parlementer que guerroyer », et Majorien, qui s'était fait remarquer dans la lutte contre les Francs et qui devait être un des meilleurs généraux d'Aétius, manifestait déjà des prétentions à l'empire d'Occident auquel il accéda six ans plus tard.

62. De nombreuses ébauches et notes laissées par Victor Hugo montrent qu'il se proposait de peindre un jour les hordes en marche du roi des Huns comme il peignit l'armée innombrable de Xercès et les régiments de mercenaires du baron Madruce.

63. La *Légende des Siècles* a beaucoup usé, et même abusé, de l'*hydre*, mot vague et commode, qui se contente d'une seule syllabe pour susciter des visions terrifiantes et s'applique aussi bien à un tyran, à la mer perfide, à un régiment qui se déploie, à une comète. Mais, ici, le poète voulut bien peindre une hydre véritable pour mieux montrer l'indignité des rois, car, lorsque l'hydre apprend que le

chevalier Gil est venu tuer le monstre, l'hydre se rendort, paisible, sachant que le vrai monstre, ce n'est pas elle, c'est le roi.

64. Dans une première version, c'était Midhat qui tuait le calife. Le pieux vieillard qui regarde les étoiles et le terrible Ogrul symbolisent toute la sagesse et toute la cruauté de l'Islam.

65. Depuis longtemps, grâce à la traduction littérale que son frère Abel avait publiée en 1821, Victor Hugo connaissait le *Romancero*. Deux pièces des *Orientales*, datées l'une et l'autre de mai 1828 (la *Bataille perdue* et *Romance mauresque*), en sont directement inspirées, comme l'auteur le signala dans les notes finales de son livre. En 1825, il avait déjà inscrit en marge des *Deux Archers* (*Odes et Ballades*) deux vers qu'il ne devait utiliser que beaucoup plus tard, dans *Souvenir de Chimène*, second poème du *Romancero du Cid* :

*Chimène eut sa gorgerette  
Pleine de fleurs et d'épis.*

La *Légende des Siècles* devait faire au Cid une large place, d'abord parce que nul mieux que Rodrigue, héros national, ne personnifie toute la grandeur de la vieille Espagne, chère aux romantiques; ensuite parce que le Cid exilé, qui stigmatise son roi ingrat, fourbe, voleur, couard et méchant, c'est un peu Victor Hugo lui-même exilé sur son rocher de Guernesey. Le *Romancero du Cid*, écrit en juillet 1856, garde en plusieurs endroits l'accent des *Châtiments*, parus à peine depuis trois ans. Pourtant M. Ernest Martinenche, l'éminent directeur de l'Institut d'études hispaniques de l'Université de Paris, estime qu'il serait injuste « d'exagérer dans le *Romancero du Cid* le rôle de l'allusion contemporaine », d'autant plus que, pouvant paraître dans la première série de la *Légende*, publiée en 1859, il ne parut qu'en 1877 après la chute de l'Empire. Et dans sa précieuse étude que nous aurons soin de consulter chaque fois qu'il s'agira de poèmes d'inspiration espagnole, — *l'Espagne et le romantisme français*, — le savant professeur écrit : « Une strophe s'élève contre la parole qu'un roi fausse et qui creuse comme une tombe à la pudeur d'un pays, c'est à peu près la seule qui semble rappeler le coup d'État du 2 décembre. Quant à celles qui décrivent et flagellent les violences d'une tyrannie qui jette

*Sur des tas de femmes mortes  
Des tas d'enfants éventrés,*

faut-il y voir une reprise des horreurs accumulées dans l'*Histoire d'un crime*? Elles se rattachent beaucoup plutôt à l'idée générale qui domine l'épopée de Victor Hugo. Ces forfaits de monstres couronnés qui jouent tour à tour du poignard, de la torche ou du gibet, ne sont-ils pas l'ombre nécessaire à la lumière de cette jus-

tice qui rayonne sur le front des humbles et sur l'épée des grands chevaliers ? »

66. Rodrigue Ruy Díaz de Bivar, dit le Cid (en arabe, le *Seid*, signifiant seigneur), naquit vers 1030 et mourut en 1099. A la mort du roi Ferdinand, quand ses deux fils entrèrent en lutte, le Cid assura la victoire de don Sanche, roi de Castille, sur Alfonso VI, roi du Léon. Don Sanche ayant été assassiné, les deux couronnes furent réunies sur la tête d'Alfonse, mais Rodrigue n'accepta de le servir que sur le serment solennel qu'il n'avait point participé au meurtre de son frère. Alfonso jura, mais, pour se venger d'un vassal exigeant, l'exila, confisqua ses biens, lui arracha même sa femme Chimène qu'il ne devait lui rendre que par crainte du vieux lion. Le Cid, banni, mais plus grand que jamais, se retira dans un manoir en ruine, et, sujet fidèle malgré toutes les offenses, courut au secours du roi chaque fois qu'il le vit menacé. Ce qui étonne c'est que, dans le *Romancero* de la *Légende des Siècles*, ce n'est pas Alfonso qu'apostrophe le Cid, mais don Sanche, roi de Castille, alors qu'il avait été tué, en 1072, devant Zamora.

L'explication, c'est que ces confusions de noms n'ont aucune importance pour Victor Hugo. Sanche est un nom de roi; cela lui suffit. Ce qu'il recherche, c'est la couleur, la force évocatrice d'un poème, bien plutôt que l'exactitude de détails que personne n'ira contrôler. Tant qu'il ne s'agit pas de personnes ou de villes très connues, il lui importe peu de savoir à quel moment précis les hommes ont vécu, en quelle province les lieux sont situés, pourvu que leurs noms éclatants et sonores suscitent en nous la vision de la vieille Espagne.

« Le Don Sanche de Victor Hugo, dit encore M. Ernest Martinenche, serait-il né d'une confusion avec son frère qui n'hésita pas, lui, à condamner à l'exil le meilleur de ses guerriers... ? Il suffisait que le nom eût été porté par l'un des maîtres du Cid. Don Sanche n'est pas plus Alfonso VI que Sanche II de Castille. Il est le Roi, le Roi qui commence en *jaloux* et qui finit en *méchant*. Et le Cid, à son tour, n'est plus seulement le Cid. Il est l'homme probe... Il est rude parce qu'il est honnête, et, si son visage a noirci sur les durs sentiers de la gloire, *sa vieille âme est toute blanche*. »

67. « Victor Hugo, dit M. Martinenche, a voulu que le dédain du Cid et sa brutale sévérité ne fussent sur la médaille qu'il lui gravait que le revers vigoureux de cet avers magnifique : la loyauté et la grandeur d'âme. »

68. Le poète, évidemment, en peignant son fier, rude et pourtant loyal héros, s'est rappelé le *Romancero* dont il a conservé le titre, mais par leur rythme, leur accent, leur vigueur, ces petits vers, — si grands parfois, — sont bien à lui. Jamais poète ne fit rajunissement si personnel sans trahir l'œuvre originale.

69. Hafiz, surnommé l'Anacréon de la Perse; Saadi, le fameux

poète des *Roses* qu'imita Marceline Desbordes-Valmore. Le second ayant vécu cent ans avant le premier, *comme autrefois Saadi, comme à présent Hafiz* aurait été plus logique.

70. L'histoire des trônes d'Orient est pleine de meurtres de famille, et particulièrement de parricides.

71. M. Paul Berret nous rappelle qu'après la chute de l'Empire, quelques jours avant que Victor Hugo écrivit son poème, on apprit, par les travaux d'une commission chargée de liquider les dettes de la liste civile de l'empereur, que, certaine année, il avait dépassé d'environ six millions les sommes qui lui étaient allouées. La *Presse* du 10 mars 1872, nous dit aussi M. P. Berret, signala que l'archevêque de Prague touchait un revenu de 300.000 fr. et que la rente perpétuelle de 3.225.000 fr. allouée par l'Italie au Saint-Siège venait d'être inscrite par elle dans le Grand Livre de la Dette publique.

72. Autre titre : « l'Épouvantail ». A dater de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, rois, ducs, barons et châtelains disposaient de fourches patibulaires dont l'importance variait avec celle des grands seigneurs. Les châtelains n'avaient droit qu'à trois piliers; les rois en pouvaient avoir autant qu'ils le désiraient. Le gibet dressé, en 1328, au lieu dit Montfaucon est décrit avec détails dans les dernières pages de *Notre-Dame de Paris*.

73. Cette chanson barbare fut écrite peu après le *Régiment du baron Madruce*. Les reîtres boivent, pillent et font la fête, faisant sonner les doublons qu'ils ont gagnés en se louant :

*Nous sommes les durs forgerons  
Des victoires impériales.*

74. Victor Hugo blâma ouvertement les excès de la Commune, mais, pitoyable aux vaincus, il ne cacha point l'horreur que lui inspirait la terrible répression des Versaillais. Si, dans le *Comte Félibien*, il évoque Sienne, que les femmes même défendirent contre l'agression de Cosme de Médicis, ce n'est que pour y transporter les atroces tueries de la semaine sanglante de mai. Sénateur depuis quelques mois et repris par la politique, grand-père remplaçant le père mort, et vivant sous le même toit que ses petits-enfants, il retrouva, en 1876, les accents généreux de *Souvenir de la nuit du 4* pour écrire cet émouvant poème qui aurait pu trouver place dans l'*Année terrible*, si elle n'avait paru, quatre ans plus tôt, en 1872.

75. Ce poème date à peu près de la même époque. Sénateur qui venait de signaler, dans une adresse aux démocrates de Marseille, tous les forfaits des monarchies, aïeul qui achevait l'*Art d'être grand-père* où devait figurer l'*Épopée du lion*, le contempteur des rois, l'ami des lions de Daniel et d'Androclès, exhale une fois de plus les sentiments qui animent toute la *Légende des Siècles*.

76. L'Italie, chère à Chateaubriand, Lamartine, Shelley, Byron et Musset, tient dans l'œuvre de Victor Hugo beaucoup moins de place que l'Espagne. A défaut de l'*Egout de Rome*, qui peint la ville des Césars avec son port, son fleuve, son cirque, ses palais orgueilleux et ses dessous abjects, et qui avait paru dans *les Châtiments*, la *Légende des Siècles* nous donne le *Lion d'Androclès*, inspiré d'un récit fait par Aulu-Gelle, d'après le témoignage, — oculaire, paraît-il, — d'un certain Appius, qui vivait au temps de Tibère et de Caligula. L'esclave Androclès, livré aux bêtes de l'arène, fut sauvé par la reconnaissance d'un lion du pied duquel, se trouvant alors dans le désert libyen, il avait arraché une grosse épine.

77. Epaphrodite, secrétaire de Néron, condamné par Domitien pour avoir aidé Néron à se donner la mort. Il avait eu pour esclave le stoïcien Epictète, qui, un jour qu'Epaphrodite l'avait frappé jusqu'à lui casser la jambe, se contenta de lui dire : « Je vous avais bien prédit que vous la casseriez. »

78. L'histoire de ce poème vaut d'être rappelée. M<sup>me</sup> Emile de Girardin, fervente spirite, qui s'était rendue à Jersey en septembre 1853, avait parlé des « tables tournantes », et, depuis le 11 septembre 1853 jusqu'aux derniers jours qui précédèrent le départ pour Guernesey, les familiers du poète occupèrent de nombreuses soirées à questionner les tables. Victor Hugo assistait à la plupart des séances et fut assez troublé par les phénomènes dont il fut témoin. Le 6 janvier 1854 apparut le lion d'Androclès, qui, le 17 février, demanda à être interrogé en vers comme l'avaient été Eschyle et Molière. Victor Hugo, le 28 février, écrivit son poème, qu'il lut à voix haute le 24 mars. Le lion répondit par des vers, conservés dans les procès-verbaux des séances, qui nous offrent des strophes telles que celles-ci :

Pendant que j'écoutais dans mon austère étude,  
Le grand enseignement de l'âpre solitude,  
Sans orgueil, sans dégoût,  
Là-bas, dans une ville effrayante, inondée  
De lumière et de sang, volcan par son idée,  
Par ses crimes égoût;

Dans une cité sombre et qu'on appelait Rome,  
Faisant des monstres dieux après le Dieu fait homme,  
Palais, charniers, harem,  
Des temples écroulés reconstruisant le dôme,  
Poussant l'éclat de rire infâme de Sodome  
Derrière Bethléem;

Traffiquant de l'Asie et crochetant la Gaule,  
Elle avait l'univers pour hotte à son épaule,  
Avilissant les arts,

Jetant dans les ruisseaux l'or de ses effigies,  
Et, Laïs effrontée, à payer ses orgies,  
Dépensant les Césars.

Évidemment le lion semble avoir lu *les Cbâtiments* et, pour qualifier Rome, retenu le mot *égout* ; le vocabulaire, la forme, l'idée, tout donne l'impression que ces vers improvisés ont dû être soufflés par le poète, mais Victor Hugo s'en défendait avec énergie. Dans une note écrite en marge du *Lion d'Androclès*, il déclare n'avoir jamais admis dans son œuvre un seul mot « venu du mystère ». Il ajoute même cette note complémentaire : « Les manifestations extérieures de l'invisible sont un fait, et les créations intérieures de la pensée en sont un autre ; la muraille qui sépare les deux faits doit être maintenue dans l'intérêt de l'observation et de la science. On ne doit lui faire aucune brèche, et un emprunt serait une brèche. À côté de la science qui le défend, on sent aussi la religion, la grande, la vraie, l'obscur et la certaine qui l'interdit. C'est donc, je le répète, autant par conscience religieuse que par conscience littéraire, c'est par respect pour ce phénomène même que je m'en suis isolé, ayant pour loi de n'admettre aucun mélange dans mon inspiration, en voulant maintenir mon œuvre, telle qu'elle est, absolument mienne et personnelle ».

79. L'Hégire (fuite de la Mecque pour Médine) étant fixée au 19 juin 622, Mahomet, mort le 8 juin 632, disparut à la fin de la dixième année de l'Hégire.

80. Mahomet déclare dans le Coran : « Le Messie est Jésus, fils de Marie, l'envoyé de Dieu, ainsi que son verbe et sa parole. Dieu l'a fait annoncer à Marie, et Jésus est l'esprit procédant de Dieu. » Il aimait Jésus, acceptait l'enseignement et les miracles de l'Évangile, mais, jugeant que le christianisme avait été déformé par des dogmes impies, il croyait que l'humanité avait besoin d'une nouvelle réforme.

81. Le second jour de la maladie dont il allait mourir, Mahomet se fit porter à la Mosquée. « O hommes, dit-il, si j'ai fait frapper injustement quelqu'un d'entre vous, voici mon dos ; qu'il me traite comme je l'ai traité... Si j'ai exigé à tort de l'argent, voici ma bourse. » Un assistant ayant réclamé trois drachmes, Mahomet les remit en disant : « J'aime mieux avoir à rougir dans ce monde que dans l'autre. »

82. Omer I<sup>er</sup> fut le saint Paul de l'islamisme. Après avoir violemment combattu, par la parole et par l'épée, la foi nouvelle, miraculeusement converti en 615, il devint le plus ardent disciple de Mahomet, et, après la mort du Prophète, vicaire du *messager de Dieu*, il détruisit 4.000 églises, bâtit 1.400 mosquées, institua l'ère de l'hégire, propagea, organisa, réglementa la religion des croyants avec toute la flamme et l'énergie d'un apôtre.

83. Pathmos, île de la mer Egée, où, d'après certaines traditions, saint Jean, persécuté par Domitien, aurait trouvé refuge et composé l'*Apocalypse*, avant de mourir très vieux. Une tradition prétendait même qu'il n'était jamais mort, mais continuait à dormir dans son sépulcre. L'imagination du poète admet que Jean soit resté à Pathmos, oublié par Dieu chez les vivants.

84. Kanut le Grand, roi du Danemark de 1014 à 1036, fils de Suénon, ou Suén, ou Sevéno, ou Svenh Barbe-fourchue.

85. En situant dans le Danemark cette histoire de parricide, le poète a dû penser au « sombre royaume » du prince Hamlet, qui poursuivait lui-même l'assassin de son père.

86. Dans *les Châtiments (le Progrès calme et fort)*.

Peuple, jamais de sang. Vertueux ou coupable,  
Le sang qu'on a versé monte des mains au front,  
Quand sur une mémoire, indélébile affront,  
Il jaillit, plus d'espoir ! cette fatale goutte  
Finit par la couvrir et la dévorer toute ;  
Il n'est pas dans l'histoire une tache de sang  
Qui sur les noirs bourreaux n'aille s'élargissant.

87. Il est possible que Victor Hugo, quand il écrivit ces vers scandinaves, hérissés de noms propres aux rauques sonorités, connût déjà les premiers « poèmes barbares », mais le recueil de Leconte de Lisle ne parut qu'en 1862.

88. Les sujets du *Mariage de Roland* et d'*Aymerillot* ont été donnés au poète par les adaptations en prose de chansons de geste que le chartiste A. Jubinal avait publiées dans le *Journal du Dimanche*, du 1<sup>er</sup> novembre 1846, sous le titre de : *Quelques romans chez nos aïeux*.

89. *Le Mariage de Roland* est imité d'un épisode de *Girart de Vienne*, chanson de geste écrite vers l'an 1200, qui relate le siège mis par Charlemagne devant Vienne, défendue par Girart et Garin, père et grand-père d'Olivier. Roland et Olivier sont les jeunes héros des deux armées rivales.

90. Rollon, chef norvégien, à la tête de ses Normands ravagea les côtes de France de 876 à 911, prit Rouen, et, à la paix de Saint-Clair-sur-Epte, qui réunit la Normandie à la France, obtint de Charles le Simple le duché de Normandie et la main de sa fille Gisèle à condition qu'il rendrait hommage à son roi et se ferait baptiser. Les traités de paix s'accompagnaient souvent ainsi de mariages.

91. C'est presque en face de Tournon, sur la rive gauche du Rhône, que mûrissent les fameux vins de l'Ermitage. — Closamont est le nom d'un chevalier dont l'épée s'appelait Haute-Claire.

92. Ainsi, la paix ayant été conclue entre Charlemagne et Girart de Vienne, le mariage de Roland et d'Aude fut célébré.

93. La vieille chanson de geste, *Aimeri de Narbonne*, est l'œuvre de Bertrand, de Bar-sur-Aube.

94. C'est le vers même de la *Chanson de Roland*, mais l'auteur de notre plus célèbre chanson de geste, écrite vers 1080, avait oublié que le roi Charles I<sup>er</sup>, n'ayant reçu la couronne impériale à Rome, des mains de Léon III, que le jour de Noël de l'an 800, ne pouvait être empereur en 778, date du désastre de Roncevaux.

95. Vers directement inspiré de l'adaptation de Jubinal : « L'homme le plus habile du monde à deviser mettrait le plus grand jour d'été à le décrire. »

96. Anciens navires de courses.

97. Les arbalètes n'apparurent en France que près de quatre siècles plus tard, sous Louis le Gros.

98. Hue de Cotentin chez Bertrand de Bar, mais la nécessité d'éliider l'e final rend Hue de Cotentin impossible dans un vers régulier.

99. Gaiffer, dont le nom a la chance de rimer avec *fer* et *enfer*, reparait souvent dans *la Légende des Siècles*.

100. Charlemagne mourut en 814 et la Sorbonne ne fut fondée qu'en 1257.

101. Ernaut de Bauléande, dans la chanson de geste, est le père d'Aimeri. C'est lui qui propose son fils. Hugo en fait un des capitaines du roi Charles et Aimeri se présente tout seul.

102. Bivar était le vieux manoir de Diego Laynez, père de Rodrigue, et le Cid y naquit peut-être, et non à Burgos, la capitale, qui n'est distante que de quelques kilomètres.

103. Rime amusante, ingénieuse, pareille à celles qui faisaient la joie des poètes funambulesques.

104. C'est, dans le *Romancero*, le nom de l'épée arrachée au roi Maure, au siège de Valence.

105. Richomme d'Aragon, comte et grand de Castille, dit *Hernani*. (Acte I, scène 2.)

106. Ensemble de la maison civile et militaire d'un grand d'Espagne.

107. Le respect du père, *au sourire si doux*, digne d'égards qui ne sont même pas dus au roi, apparaît souvent dans le *Romancero*. Au-dessus de la date, 16 février 1859, Victor Hugo, tout rempli ce jour-là du sentiment de la famille, inscrivit : « Mon doux anniversaire. »



M. E. Martinenche voit ici un ressouvenir du *Romancero* : Diego Lainez et trois cents hidalgos chevauchent vers Burgos. Arrivés devant le roi, tous mettent pied à terre; Rodrigue reste seul à cheval. Son père l'invite alors à descendre pour baiser la main royale. « Si tout autre que vous me l'eût dit, répond le fils, il me l'aurait déjà payé; mais puisque c'est votre commandement, mon père, je m'y conformerai volontiers. » Le Cid obéit à Don Diègue et non à Fernand I<sup>er</sup>, parce que celui-ci n'est que le roi, alors que l'autre est son père.

108. Avec leur grandeur sauvage, leurs rochers hantés des vautours et battus des vents, les Pyrénées, que Victor Hugo avait revus en juillet et août 1843, lui offraient bien le tragique décor nécessaire aux vaticinations d'un mendiant; et le peu de connaissance que nous avons de l'histoire de la Navarre au IX<sup>e</sup> siècle lui permettait toutes les imaginations. M. Ernest Martinenche a montré comment l'Espagne, dont l'histoire offre des contrastes aussi vigoureux que ses effrayantes ou charmantes Pyrénées, permettait à Victor Hugo de concilier son amour des humbles et sa haine de la monarchie et de l'Inquisition. « Oui, l'Espagne était généreuse par la noblesse même de son peuple, d'autant plus attaché à son pays qu'il avait eu deux fois à le conquérir. Quant à sa férocité, qui donc en était responsable, sinon ses prêtres et ses rois? Cette nation d'hidalgos a été victime des Philippe II et des Torquemada. »

109. Quel est ce pont Crassus d'où l'on découvre les incendies allumés aux quatre coins de l'horizon? Il serait bien difficile de le situer.

110. « Victor Hugo, écrit M. Martinenche, avait d'abord placé son mendiant à Monçon. Rien ne lui était plus facile que de disposer selon la géographie ses incendies aux coins d'un quadrilatère dont ce bourg est le centre. S'il s'y est refusé, c'est sans doute qu'il ne voulait pas qu'on pût suivre sur une carte le torrent dévastateur des rois... Il évitait ainsi une localisation qui aurait gêné sa fantaisie. »

111. Victor Hugo prophétique semble avoir vu, décrit soixante-dix-huit années d'avance la sanglante bataille de Teruel.

112. Pour colorer son poème, Victor Hugo a multiplié les noms propres; quelques-uns sont bien connus; d'autres sont empruntés au dictionnaire de Moreri; d'autres résultent de certaines déformations, ainsi Gibraltar donne Gibral, ainsi Saint Barbo, cessant d'être un nom de bourg, devient nom d'homme. Pourquoi pas? De nos jours, il arrive bien aux meilleurs écrivains de chercher les noms de leurs héros dans l'indicateur des chemins de fer; les deux personnages principaux d'*Amants*, Georges Vêtheuil et Claudine Rosay, ont emprunté leurs noms à des communes de

l'arrondissement de Mantes où M. Maurice Donnay va passer l'été.

113. Le proscrit de Guernesey devait écrire le *Cid exilé*. Le vieux poème espagnol dont il s'est inspiré « s'ouvre sur le départ du bon vassal éloigné par l'injustice de son souverain », ainsi que le rappelle M. Ernest Martinenche. Mais « il semble bien qu'il n'en connaissait que l'adaptation assez libre qu'en avait donnée Jubinal dans la *France littéraire* du 11 juillet 1841 ».

114. « Ces villes, dit M. Martinenche, n'ont pas toutes tressailli sous les pas du Cid ; mais n'est-ce pas comme la guirlande de la vieille Espagne qu'elles semblent tresser pour son front glorieux ? »

115. Abdulmalic, décapité en 1333, ne vint au monde que longtemps après la mort du Cid. Mais qu'importe ? Le poète demande seulement aux noms qu'il cite, sans aucun souci d'exactitude historique ou géographique, d'évoquer un milieu ou une époque.

116. « Le sentier passe à quelque distance du parapet, dont il est séparé par une large et fraîche pelouse de cresson. Trois jeunes filles, les jambes dans l'eau jusqu'aux genoux, lavent leur linge dans le lavoir. » (*Alpes et Pyrénées. Autour de Passages.*)

117. Velours, le barbier de Guernesey, sur l'escabeau duquel Victor Hugo, qui ne laissait pas encore pousser sa barbe, allait parfois s'asseoir, devait avoir pour son poète à peu près les mêmes égards.

118. Le poète a placé le Cid dans le décor dont il avait si bien vu et décrit tous les contrastes en 1843 et que son imagination a rendu plus frais, plus charmant, plus grandiose et plus chaotique encore.

119. Le poème date de 1859. Il reflète les sentiments de Victor Hugo qui, cette année même, refusa l'amnistie que lui accordait Napoléon III. « Personne n'attendra de moi que j'accorde, en ce qui me concerne, un moment d'attention à la chose appelée amnistie. »

120. « J'eus un rêve, le mur des siècles m'apparut », a dit le poète dans la *Vision d'où est sorti ce livre*. Mais de tout ce mur immense fait de tout ce qui croula : vastes bas-reliefs, intérieurs d'or et de porphyre, fresques colossales, antres où siégeaient des vainqueurs ivres d'encens, mornes sphinx dans l'énigme accroupis, rien n'affirma mieux l'orgueil de l'homme que les sept merveilles du monde. Déjà, en 1837, dans l'Arc de Triomphe (*Voix intérieures*), évoquant Athènes et son Parthénon, Thèbes et ses temples, l'Égypte et ses « colosses camards », Victor Hugo avait dit l'inéluctable ruine de toutes choses. Dans la *Légende des siècles*, il fait parler les sept mer-

veilles comme il avait donné la parole aux dix sphinx de Zim-Zizimi. Tour à tour, le temple d'Artémis, le mausolée d'Halicarnasse, les jardins suspendus de Sémiramis, le Zeus olympien de Phidias, le phare d'Alexandrie, le colosse de Rhodes, les pyramides d'Égypte, défient le temps et proclament l'éternité de leur gloire, mais l'immortalité d'aucun d'eux n'égale celle du ver, qui seul existe parce qu'il est la mort. Le poète nous a redit une fois de plus que tout s'effondre, que le *buste* lui-même ne survit pas longtemps à la  *cité* , malgré l'affirmation de Théophile Gautier.

121. Victor Hugo avait le génie de donner la vie aux choses, Nous verrons dans *Paternité* la statue de l'ancêtre venir, de sa main d'airain, caresser le front de don Jayme, dans *l'Aigle du casque*, l'aigle d'airain crever les yeux de Tiphaine, dans *Abîme* tous les astres perdus dans l'infini prendre tour à tour la parole.

122. Corœbus Eléen fut le premier vainqueur des Jeux olympiques, lors de leur restauration en 776 avant J.-C. C'est à dater de ce moment que l'on a compté par Olympiades.

123. L'Athénien Ctésiphon avait fait donner une couronne d'or à Démosthènes pour prix de ses services. Eschine, par jalousie, ayant intenté alors une action contre Ctésiphon, Démosthènes, pour défendre son bienfaiteur, prononça le *Pro Corona*. — Dédale, sur l'ordre de Minos, avait construit le Labyrinthe, où il fut enfermé lui-même avec son fils Icare, Minos l'ayant accusé d'avoir favorisé les amours criminelles de son épouse Pasiphaé. Pour s'échapper, Dédale fabriqua des ailes faites de cire et de plumes d'oiseaux. Icare devait tomber dans la mer, et Dédale parvint seul à Cumès. Les Grecs donnèrent par la suite son nom à plusieurs artistes ingénieux.

124. Le temple d'Éphèse fut brûlé par Erostrate, en 356 avant J.-C., la nuit même de la naissance d'Alexandre. « Quel lien, dit Victor Hugo dans *William Shakespeare*, entre ce temple et cet homme ? Est-ce l'esprit conquérant et rayonnant de l'Europe qui, détruit sous la forme chef-d'œuvre, reparait sous la forme héros ? »

125. Sur l'Euphrate, qui traversait Babylone, fut jeté un pont, attribué à la fabuleuse reine Sémiramis ainsi que les fameuses murailles qui entouraient la ville immense et sur lesquelles, dit Philon, six chars pouvaient passer de front.

126. C'est en 353 avant J.-C. que la célèbre Artémise fit construire un tombeau magnifique en souvenir du roi Mausole, son époux. De là vient le nom de « mausolée » donné à certains monuments funèbres.

127. La merveilleuse statue de Zeus, sculptée vers le milieu